

Discours du Président

Chers Amis,

Continuant son périple hors de ses frontières - sans cesse remises en question d'ailleurs – loin des Pays de Loire- où elle est née et d'où elle est si bien gouvernée – notre Société me fait donc cette année l'honneur de sa présidence. Je suis très sensible à l'exception de ce choix et vous remercie d'être venus -quand même- malgré l'excentricité géographique.

Je vous remercie parce que tout d'abord vous me donnez l'occasion de dire ma reconnaissance à ceux dont la rencontre a été, à tel moment de ma carrière, providentielle.

M. Faugeron arriva à Limoges juste à temps pour m'arracher à la contemplation de ma gloire locale, me préparer et m'expédier de force au concours de l'externat de Paris. Quinze ans plus tard, je retrouvais sa même bienveillance, son extrême cordialité, qui, au fil des ans, n'ont jamais cessé. C'est un exemple qui vaut, en ces temps, d'être souligné.

A la même époque, un matin d'automne, je rencontrais Jean Lagrange sous le porche de notre vieil hôpital. Il m'accompagna et ne me quitta plus. Le moment venu il détermina ma vocation chirurgicale sur la promesse de m'aider pour ma première appendicite.....J'ai profité depuis, bien d'autres fois, des conseils de l'habile chirurgien et du soutien de l'ami constant.

Par lui, j'approchais nos maîtres Jean et Robert Judet. Ils séduisaient et inquiétaient à la fois le jeune interne par leur rapidité de décision et d'exécution. Leur foisonnement d'idées, leur enthousiasme, leur confiance envers nous créaient une école, dans la joie de travailler et de chercher.

La rencontre avec Philip Wilson et la chirurgie orthopédique des Etats-Unis fut capitale ; elle m'impressionna profondément par ses méthodes de travail toutes nouvelles et décida de ma spécialisation.

C'est au cours de ce séjour que Pierre Petit me proposa de travailler, au retour, dans son service. Il n'a jamais su ma fierté et ma joie au reçu de sa lettre. Avec simplicité, clarté, rigueur, il m'ouvrit aux problèmes passionnants de cette orthopédie infantile si attachante qu'on ne peut jamais l'abandonner.

Il me donna la chance de travailler avec Jean Bedouelle, Jacques Borde, Pierre Queneau et Robert Méary dont il m'est impossible d'évoquer sans d'immenses regrets, la perte, ni sans une vive émotion, le souvenir. Combien j'appréciais lors de mon départ de Paris, leur proposition de former un groupe de travail régulier. Il s'agrandit peu à peu et devint le Centre de documentation de la S.O.F.C.O.T.

Plus tard, l'idée de Paul Doliveux fondant notre club d'échecs, l'adhésion au groupe de voyage animé par Roger Timal jouèrent à point nommé leur relais stimulant, indispensable et -soyez en convaincus- irremplaçable.

Ce sont bien des chances que je vous dois, maîtres et amis fidèles. Je suis heureux de vous voir presque tous là aujourd'hui. Nous avons vécu ensemble l'époque où notre discipline se transformait dans le sillage de Merle d'Aubigné, se recyclait aux rigueurs anglo-saxonnes, puis prenait son essor. Illusion, enthousiasme de jeunesse peut-être - mais ne croyez-vous pas que nous avons connu un moment privilégié de notre orthopédie-.

Mister President and Members of the South West Orthopaedic Club, Dear English Friends, Let us forget that Limoges was, several centuries ago, under the government of the Kingdom of England and your « Prince Noir » set in our City, let you forget that Richard lion Hearted has been hurt to death by the arrow of a Limousin soldier at the foot of a tower, still standing twenty miles south from Limoges. I thank you to be here in spite of the past. At the present time, I would like you feel quite safe and secured, and warmly welcomed in our country.

Sans remonter à la Guerre de Cent ans, l'image du Limousin, reflète une certaine austérité. La Fontaine, mécontent de la pierre chère d'une auberge à Bellac, y situe son « chemin montant, sablonneux, malaisé ». Balzac place en Limousin la sombre intrigue « d'un Curé de village ». Des titres plus récents comme « Jacquou le Croquant », « Le Pain noir », « Un peu de soleil dans l'eau froide » ne sont pas faits pour modifier cette réputation. Mais nous nous consolons avec notre vieux dicton paysan qui rassure « que quo que peuro que teito ». C'est celui qui pleure qui tête !

En fait notre région, oubliée - ou épargnée - par le tracé de grands axes routiers est mal connue. Aussi a-t-elle conservé l'équilibre de sa nature, la mesure de ses paysages si divers au détour des chemins ou des saisons. Une fois de plus c'est aux dames qu'est réservée leur découverte, comme celle de nos vieilles demeures ou de nos églises romanes.

A Bourges, un sondage rapide parmi les membres de la Société m'a permis de classer les célébrités du Limousin. Dans l'ordre virent : la porcelaine, l'élevage et Dupuytren. Certes ce sont trois bonnes valeurs internationales, mais l'éventail est un peu plus ouvert. Pour nous en tenir à notre domaine médical, l'illustre Dupuytren ne peut faire oublier d'autres compatriotes : Curveilhaire, d'Arsonval, le pastorien Emile Roux, le baron Alexis Boyer, le chirurgien de l'empereur et, plus près de nous, le limougeaud Jacques Leveuf, celui de Leveuf et Godard, de Leveuf et Bertrand, de la luxation congénitale de la hanche.

Mais c'est avec Dupuytren, né à 20 km de Limoges, que la chirurgie orthopédique eut les rapports les plus durables. Et c'est l'année du bicentenaire de sa naissance.

De grands discours avaient marqué à Pierre-Buffière en 1935, le centenaire de sa mort. Pourtant les maîtres d'alors, déplacés pour la circonstance ne l'épargnèrent point. Les traits de son caractère dur, violent, ombrageux, intéressé, furent soulignés. Sa délicatesse, lors de l'affaire de son mariage manqué avec la fille de Boyer, sa fidélité et sa générosité envers son souverain Charles X partant pour l'exil, furent à peine mentionnés.

J'allais de surprise en surprise : c'est Goyrand qui le premier a décrit la rétraction de l'aponévrose palmaire et, mieux que Dupuytren, a précisé le siège initial des lésions dans le tissu sous-cutané de la paume. La fracture bi-malléolaire par divulsion s'appelait Pott's fracture...avant. C'est à Xavier Bichat, mort opportunément, que Dupuytren aurait « emprunté » la plupart de ses travaux anatomopathologiques. Sa dextérité chirurgicale enfin n'était pas au service de « bons principes ». Je cite Jean-Louis Faure : « l'infection post-opératoire fit alors des progrès incessants... ; et la chirurgie connut les jours les plus désespérés qu'elle ait jamais vécus

Mais que restait-il de notre grand homme ? Pas même un buste puisqu'il fut enlevé par l'occupant et jamais remplacé malgré les tentatives de Hueston qui, venu un jour de Melbourne en pèlerinage à Pierre-Buffière s'en retourna scandalisé.

Ah, il n'est pas bon, mes amis, de disséquer la gloire. Mais celle de Dupuytren est restée au-dessus de ces mesquineries posthumes. La chaire de chirurgie de l'Hôtel-Dieu brilla de ses fameuses leçons cliniques aux images saisissantes ; il y individualisa, entre autres, la luxation congénitale de hanche. Les textes en ont été recueillis par deux de ses élèves (Buet et Brière de Boismont) car, dernière surprise et sujet de méditation, Dupuytren, homme d'action, n'a presque rien écrit !

En fait, c'est plutôt vers d'autres thèmes que j'orienterai mes réflexions sur notre Société. Mes prédécesseurs ont à peu près tout dit sur la qualité nécessaire d'un document, d'une publication, l'assiduité, le bon sens, l'intérêt des disciplines complémentaires, le danger d'être trop nombreux et en même temps la nécessité d'intégrer les plus jeunes etc.....

Je suis cependant fort perplexe sur l'efficacité de certaines recommandations. Il est courageux de dénoncer, par exemple, les erreurs flagrantes commises dans l'agencement d'un grand hôpital tout neuf. Mais quelle portée à notre voix d'utilisateurs ! Qui l'entend au-delà de nos assemblées ! Les commissions médicales sont d'ailleurs tempérées du diminutif, éprouvé, croyez-moi de « consultatives ». Ce que nous dénonçons ou souhaitons ici, dans ce domaine, risque de rester lettre morte.

Autre exemple, l'unité de l'orthopédie a été défendue à cette tribune, en d'autres lieux, avec vigueur et talent. Et bien, l'orthopédie « pédiatrique » vient de prendre ses distances en même temps que ses lettres de noblesse ! N'attendez pas que je ranime la querelle car je crois que les délimitations sont indispensables au travail en profondeur, donc au progrès. Mais tout cloisonnement serait néfaste, car notre discipline est un ensemble. Contre un tel facteur de régression, cette fois nous pouvons agir directement. Il nous faut maintenir tous les échanges possibles avec ces secteurs spécialisés ; - échanges ici grâce à notre Société où se marquent en surface comme sur une grenade, nos compartiments, mais dont on saura empêcher l'éclatement mortel grâce à la diversité des sujets étudiés- communications entre services hospitaliers par réunions, échanges d'internes, de chefs de clinique, pour pallier les divisions de l'administration ou de l'hyperspécialisation, osmose enfin au sein des équipes de cliniques privées où chacun a une spécialité dominante, mais où les échanges sont faciles et permanents.

Continuons notre examen de conscience : dans d'autres directions la Société a eu un rôle tout à fait positif.

Tout d'abord, et ce n'est pas son moindre mérite, en tissant et en resserrant des liens amicaux entre chirurgiens orthopédistes attirés par le caractère de nos réunions. Les mots sérieux et « unformal » y vont de pair. Acceptons donc pour nous, en toute simplicité, les recommandations qu'adressait en 1629, Pellison à la jeune Académie Française : « Qu'ils s'entretiennent familièrement de leurs affaires, sans pompe, sans autres lois que celles de l'amitié, qu'ils goûtent ensemble ce que la Société des esprits a de plus raisonnable. »

Notre Société peut se flatter, je crois, et c'est tout à la gloire de son bureau, d'avoir bien travaillé dans l'esprit souhaité. Non seulement, la teneur et la tenue de nos Annales sont jugées de l'extérieur avec une certaine envie, mais surtout les origines de ces travaux sont multiples, diversifiées : gardons-nous des monopoles de

tendance ou d'école. Chacun doit sentir dans cette société la liberté de s'exprimer et en profiter davantage, sans complexe, car elle est là pour nous aider à assumer notre double devoir qui est de progresser et de transmettre.

Le premier est le plus évident, le plus facile aussi, puisqu'il suffit apparemment de lire régulièrement les revues et d'être fidèle et attentif aux réunions. C'est le fameux devoir de s'instruire afin que, dit la loi « nos malades puissent bénéficier de tout ce qui est possible en l'état actuel de la science » ! Aucun de nous, en bonne conscience, n'a l'idée de s'y soustraire. Mais n'y a-t-il pas dans cette observance quelque passivité ?

Puis il y a la seconde obligation, celle de transmettre la connaissance acquise. Elle est beaucoup plus astreignante puisqu'elle exige de s'arrêter dans l'action quotidienne pour une meilleure observation d'un fait, une étude des résultats. Et pourtant il n'est pas concevable de nous en aller toujours tête baissée, sans jamais nous retourner, de laisser toujours derrière nous la somme, quelle qu'elle soit, de notre activité « sans peser nos actions à la balance des autres ».

Obligation contraignante encore puisqu'elle suppose la tenue de dossiers exploitables. Pour la rendre plus facile la discussion est ouverte ici en permanence, sur les modèles d'observation standard, les codes de classement, les représentations schématiques ou photographiques. Ceci pour nous convaincre que dans notre discipline plus que dans toute autre, la valeur du document est essentielle, que l'archivage est capital bien qu'encombrant, car les résultats exigent un long délai d'observation.

Je vous entends : vérités banales, dites-vous, portes ouvertes et déjà enfoncées, mais comment en pratique, surtout si l'on est isolé, concilier action, observation et publication ?

Il peut-être impossible de tenir « son codage » à jour, mais plutôt que d'abandonner, il faut alors se limiter et le réserver à un secteur choisi de notre activité. Ou encore à l'extrême prendre l'habitude de garder à portée de la main, par exemple, un cahier des cas exceptionnels ou encore un cahier des échecs. On y jettera un nom, une date, une indication et ce ne sera pas perdu... Pierre Petit ne nous apprenait-il pas qu'un seul fait bien observé valait les plus vastes statistiques.

Ne pas se plier à ces quelques règles et dès le début de sa pratique, c'est, comme le dit Sournia, « traiter des malades qu'on gaspille ». L'enseignement qu'ils nous ont donné sera perdu s'il ne peut être partagé avec ceux qui nous côtoient ou qui nous suivent.

C'est contre une autre forme de gaspillage que je voudrais m'élever en terminant : celui des ressources privées disponibles pour la formation des futurs chirurgiens orthopédistes.

La coupure de la médecine en deux, involontaire sans doute mais pénible conséquence de la loi Debré, a épargné jusqu'ici notre Société et à peu près l'orthopédie. Mais si nous n'y prenons pas garde, la méconnaissance et le sectarisme creuseront leur fossé entre privés et hospitalo-universitaires à mesure que disparaîtront ceux dont la carrière est un trait d'union .

Dès les premières semaines d'une installation, d'une prise de fonction - et Jean Castaing nous a montré l'exemple- avant tout contentieux, tous les ponts possibles doivent être jetés : réunion de travail, de bibliographie, études de résultats et thèmes en commun, participation à l'enseignement pratique du métier pour tous ceux qui le veulent et le peuvent. Certes cela implique des efforts de part et d'autre, et plus : des révisions. D'un côté admettre qu'un monopole peut être partagé, de l'autre réserver de la disponibilité, aux dépens de la clientèle. Les incidences seront multiples et le problème n'est certainement pas simple.

Souhaitons que le « Collège des chirurgiens orthopédistes » trouve les meilleures solutions. Aussitôt né, les critiques ne lui ont pas été ménagées, mais reconnaissons au moins son souci de récupérer une richesse d'enseignement jusque là perdue parce que non officielle

C'est tout rasséréiné que je rejoins ma place, souhaitant que la Société d'Orthopédie de l'Ouest préserve longtemps ce bien précieux qu'est notre cohésion.

Jean Dunoyer